

Les enfants dans la ville

La ville n'est pas une vaste cour de récréation, mais un territoire semé d'embûches et de dangers que les enfants doivent apprendre à éviter. Ce faisant, ils découvrent un milieu hostile et s'y acclimatent, non sans mal. Entre la maison et l'école ou le «centre aéré», les parcours de l'enfant l'obligent à la prudence et limitent ses jeux. Thierry Paquot, philosophe, professeur des universités, explore quelques chemins de traverse qui rendent la ville plus aimable...

Pliez les genoux, accroupissez-vous, avancez sur le trottoir, puis tentez de traverser la rue. Vous voyez la voiture foncer sur vous, elle est terrifiante, et là, à la taille d'un enfant, vous mesurez enfin la violence ordinaire qu'elle provoque. Redressez-vous et observez quelques instants le trottoir. Le mobilier urbain, disposé en dépit du bon sens, constitue une remarquable course d'obstacles : la poubelle, la cabine téléphonique, le banc public, les panneaux d'indication, le lampa-

■ **Thierry PAQUOT**

daire, les bittes en béton, les piquets en acier, les parapets, les déjections canines, les rollers, les cyclistes, les coursiers en mobylette, qui eux aussi empruntent le trottoir car la rue est confisquée par les automobiles, dont d'ignobles et polluants 4 x 4...

INTERDITS DE RUE ?

Impossible de tracer à la craie, sur l'asphalte, une marelle, d'y positionner «le ciel» et «l'enfer», et, à cloche-pied, de sauter d'une case à une autre, en poussant un caillou ou une boîte de cachous. Ou alors, il s'agit d'une rue faubourienne, d'un axe oublié des passants et boudé par les automobilistes ! Ou bien encore d'une rue piétonne, qui tolère les enfants, mais se trouve si fréquentée que la balle heurte des pieds ennemis, que la corde à sauter gêne des piétons affairés ; bref, l'enfant, même en bas de son immeuble, est interdit de séjour ! C'est pour cela que les grands ont inventé une prison dorée qu'ils ont nommé «jardin d'enfants», ou «parcs de jeux». Dans le square du quartier, un endroit est précisément délimité par un grillage et réservé aux enfants de moins de 12 ans. Là, à proximité d'un bac à sable, sont plantés dans le sol des agrès et autres portiques, des balançoires et autres toboggans et tape-culs, généralement en bois et aux couleurs primaires voyantes !

L'historienne et sociologue américaine Jane Jacobs réagit avec vigueur en 1961 aux attaques contre la rue des architectes et urbanistes du Mouvement moderne qui, par souci fonctionnel, souhaitent pratiquer un strict zonage des activités et attribuer à chaque moyen de locomotion une voie spécifique¹. Elle s'insurge contre cette condamnation de la rue grouillante dans laquelle cohabitent divers usages et, au contraire, réclame des trottoirs larges d'au moins neuf à dix mètres. Elle constate en effet que les enfants sont rassurés de jouer sous le regard

■ ¹ Jane Jacobs, *Déclin et survie des grandes villes américaines*, 1961, traduction française par Claire Parin, Liège, Mardaga, 1991, p. 83 et s.

des adultes et n'apprécient pas trop le terrain de jeux où le plus teigneux des petits impose sa loi aux autres. La rue remplit un rôle social inestimable et mêle les pratiques en combinant les générations. Chacun s'y surveille et en fait l'emplacement le plus sûr de la ville. Jane Jacobs est persuadée que des renforcements dans la façade des immeubles abriteraient judicieusement certains jeux d'enfants et qu'une bonne largeur faciliterait la coexistence entre l'enfant qui saute à la corde, le flâneur et la foule toujours pressée. Plus une rue est fréquentée, plus la vitesse des automobiles s'en trouve réduite et plus la sécurité « spontanée » se renforce. Son apologie de la rue repose sur quelques convictions simples, ses détracteurs diront « simplistes ». C'est un lieu : de sociabilité (les parents s'y croisent et échangent divers propos), de chalandise (les commerces y sont actifs, ouverts tard), d'interaction entre générations et entre les sexes et, surtout, de formation (on y glane toujours une information – la rumeur –, on imite une attitude, on découvre de la nouveauté). La rue est à la fois l'heureuse annexe du logement (on peut même sortir une chaise et s'y installer) et l'antichambre de l'école.

Un tel point de vue est largement partagé par l'historien Philippe Ariès², pour qui la rue contemporaine n'accueille plus les enfants, contrairement à celle de la ville de l'Ancien Régime. On ne s'installe plus dans la rue, on n'y stationne guère, on y passe rapidement ! « Dans le passé, affirme Philippe Ariès, l'enfant appartenait tout naturellement à l'espace urbain, avec ou sans ses parents. Dans un monde de petits métiers et de petites aventures, il était une figure familière de la rue. Pas de rues sans enfants de tous âges et de toutes conditions. Ensuite, un long mouvement de privatisation l'a retiré peu à peu de l'espace urbain, qui cessait dès lors d'être un espace de vie épaisse où le privé et le public ne se distinguaient pas, pour devenir un lieu de passage réglé par les logiques transparentes de la circulation et de la sécurité. [...] Cette ville où les enfants vivaient et circulaient, nous l'avons perdue. [...] Ce qui l'a remplacée n'est pas une autre ville, c'est la non-ville, l'anti-ville, la ville intégralement privatisée. »

Attention cependant de ne pas trop enjoliver la situation : les enfants abandonnés pullulent, les bandes d'enfants qui errent dans les grandes villes à la recherche de subsistance sont des proies faciles pour des trafiquants en tous genres, la législation sur le travail des enfants n'existe pas encore et les apprentis connaissent bien souvent des conditions de vie particulièrement difficiles. L'enfant de la rue vieillit vite et il serait exagéré d'en faire un petit prince. Quant à la rue, elle pue. Les miasmes n'en seront pourchassés qu'avec l'assainissement que le mouvement hygiéniste exige dès les années 1820-1830 (n'oublions pas que le choléra tue à Paris, en 1832, 18 500 personnes !) et que les édiles effectueront bien lentement (à Paris toujours, curieusement, on ne profitera pas des travaux du métropolitain, qui ouvre en 1900, pour établir un réseau de tout-à-l'égout)... Ainsi, l'enfant, livré à lui-même, était certes libre de ses mouvements dans la rue, mais celle-ci ne lui faisait pas de cadeaux.

L'enrichissement général de la société française au cours du Second Empire à la suite de l'industrialisation accélérée et l'implantation d'écoles primaires obligatoires et gratuites sous la Troisième République (et sa timide législation en faveur d'un logement populaire) vont modifier et la ville et la famille, donc la place de l'enfant dans l'une et l'autre. Dorénavant, l'enfant ira à l'école et résidera dans un appartement pas très confortable, loin de la nature et des vastes espaces ! Il jouera au mieux dans la cour de l'immeuble, la cage d'escalier et parfois le trottoir. Il ne sera vraiment chez lui nulle part. Rares sont désormais les moments où l'enfant est « autonome », sans le contrôle d'un adulte, libre de rêvasser, de bricoler, de ne rien faire ou de préparer une quelconque bêtise. Sans espace pour soi, il ne dispose pas non plus de temps à lui. La société organise tout, sans temps morts. Au contraire, on veille à occuper entièrement son quotidien...

■² Philippe Ariès, *L'Enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*, Paris, Le Seuil, 1973 (première édition Plon, 1960) et « L'enfant et la rue, de la ville à l'anti-ville », URBI, II, Mardaga, Liège, 1979. On lira également *Vivre dans la rue à Paris au XVIII^e siècle*, par Arlette Farge, collection « Archives », Gallimard-Julliard, 1979 ; et le roman de Patrick Süskind, *Le Parfum*, traduction française Fayard, 1986.

L'ARCHITECTE, L'URBANISTE ET L'ENFANT

L'enfant de la campagne est d'une certaine manière plus disponible à lui-même. Le chemin qu'il parcourt pour se rendre à l'école, ou pour aller donner un coup de main à ses parents agriculteurs, par exemple, éveille sa curiosité. Il croise un oiseau, repère une fleur, découvre un nid, perçoit le murmure du vent dans les feuilles, reçoit comme un bienfait la chaude caresse du soleil, sautille avec le ruisseau... Cela n'a pas échappé à Gaston Bachelard, qui eut une enfance campagnarde, et pour qui toute rivière conduit obligatoirement à la mer...

En ville, le chemin est rarement buissonnier. Certes, il y a le sport d'équipe, le conservatoire de musique, le centre aéré du mercredi, la glandouille avec les copains, autant de ruptures avec l'école; mais le corps qui se transforme – c'est le temps de la croissance – ne se détend que modérément. Où s'ébattre? Courir jusqu'à l'épuisement? Crier? Se dépasser? Pour rien. Pour jouer. Le jeu, qui participe tant à la construction de soi, réclame de l'espace, des cachettes, des jardins et des remises, des arbres et des cabanes, des caves et des greniers... La maison archétypale de l'enfance, qu'elle soit ou non urbaine, est avant tout ouverte à l'imprévu, à la surprise. On y improvise des jeux. On y bricole à partir de ce que l'on y déniche. Heureux celles et ceux qui ont grandi à son ombre!

Les professionnels du bâtiment et des aménagements urbains son parfois des parents et se préoccupent alors de satisfaire leurs besoins d'évasion, de promenade et d'isolement. Mais avant eux, des pédagogues ont compris à quel point la vie urbaine transformait le regard des enfants et qu'il fallait ouvrir l'école à la ville. Patrick Geddes (1854-1932), par exemple, intégrait à l'école les promenades en ville et dans les faubourgs, le jardinage et l'enquête de voisinage. Découvrir le monde en commençant par observer la vie à côté de chez soi n'est pas une mauvaise idée. Sa fameuse *Outlook Tower* permet une vue panoramique sur la ville et sa région, des plans et des photographies complètent les données qu'il convient de rassembler afin d'effectuer une véritable monographie locale.

En 1913, au premier Congrès international des villes, à Gand, plusieurs orateurs suggèrent aux municipalités d'acquérir des forêts, d'équiper les écoles de jardins qui seront entretenus par les élèves et de s'équiper en terrains de sport. Les partisans d'une «pédagogie active», dans la lignée de Freinet et de Decroly, n'hésitent pas à sortir, avec leurs classes, explorer le «milieu» auquel ils appartiennent. Decroly annonçait: «Un jour, on n'enseignera plus au moyen d'un programme uniforme tous les enfants d'un pays, mais dans chaque localité on tirera parti des ressources naturelles et des activités humaines qu'elles déterminent.»

Les expériences se multiplient et l'on pourrait, tout au long du xx^e siècle, établir un tableau des tentatives d'articuler acquisition des connaissances et découverte de son environnement³. Mais là encore, pas d'angélisme! Ces classes sont peu nombreuses et n'existent que grâce à la passion des enseignants qui osent braver l'habituel conformisme de leur hiérarchie et la crainte des parents... Pourtant, en faisant travailler les enfants sur leur quartier et leur maison, ces enseignants apportent une réelle contribution à l'analyse critique du bâti. Les dessins, les descriptions, les rédactions, les maquettes, bref, tout le «matériel» pédagogique réuni à cette occasion révèlent les points positifs et négatifs de l'urbanisme et de l'architecture. Les enfants, souvent avec perspicacité, désignent ce qui «cloche» ou ce qui «colle» dans la ville. C'est aux divers professionnels d'en tenir compte, éventuellement, pour améliorer le confort urbain.

■³ Cf. «Pédagogies», par Thierry Paquot, in «À l'école de la ville», dossier de la revue *Urbanisme*, n° 327, novembre-décembre 2002, p. 41 et s.

Il a fallu de longues années pour que les digicodes ou les boîtiers de commande des ascenseurs soient, en France, à la portée des enfants... C'est avec l'arrivée de «la société des loisirs» qu'est posée, enfin, la question des enfants dans la ville. En 1965, Marie-José Chombart de Lauwe considère : «L'enfant est devenu un personnage important : il est le héros de films, de romans, il sert de motif à la propagande commerciale... Mais, paradoxalement, la place où il peut jouer heureux et en sécurité n'est guère prévue en dehors de la maison.» Plus loin, elle constate : «L'enfant dont la personnalité est en pleine formation est, en ville, sévèrement coupé du milieu naturel. La ville, pour tout ce qu'elle offre d'inaccessible à l'enfant, provoque chez lui bien des frustrations qui se traduisent par de l'agressivité, de la révolte, du dégoût, ou par la recherche de moyens détournés ou illégaux pour satisfaire ses désirs.⁴»

Marie-José Chombart de Lauwe fait état de travaux, menés avec son équipe du Groupe d'ethnologie sociale, à la fois dans de «vieux quartiers» et dans les «cités nouvelles» (les grands ensembles, alors en construction) sur les loisirs des enfants. Dans les vieux quartiers, rien n'existe pour «sus-citer des besoins d'ordre culturel chez l'enfant». Dans les cités, il y a des «espaces verts» et surtout des copains. L'anonymat et la monotonie, que dénonce le «grand», ne touchent pas l'enfant, qui «a tôt fait de se faire des amis, de découvrir des coins». En conclusion, Marie-José Chombart de Lauwe s'inquiète de «la discordance entre les images et les modèles» (l'enfant «réel» ne se reconnaît pas dans les personnages de romans, de films et de feuilletons télévisés) et plaide pour un plus grand respect vis-à-vis des enfants.

Au cours des années 1955-1965, aux États-Unis et principalement en Europe du Nord se multiplient les «équipements socioculturels» destinés aux enfants, ainsi que les «terrains d'aventure», les «maisons de l'enfance», les «plaines de jeux», les «centres aérés»... Des municipalités françaises adoptent et adaptent certaines de ces formules, tout en améliorant les colo-

nies de vacances (nouvelles activités, mobilier à la taille des enfants, etc.). L'architecture de certaines écoles primaires développe de larges ouvertures vitrées, des couleurs gaies, des parcours sinueux, des cours arborées, des tables de ping-pong, des cabanes, etc. L'enfant n'est donc plus totalement un étranger en ville, même si les dangers qu'il encourt demeurent vivaces. Nous pouvons dire que, à cette époque, dans la plupart des pays industriels, l'on assiste à une prise de conscience des adultes concernant les enfants. Comme toujours, celle-ci est inégale et se traduit différemment ici et là. Parfois même de bonnes intentions produisent des effets inattendus, comme à la Grande Borne (Grigny) où l'architecte, Émile Aillaud, refuse le modèle type du grand ensemble et édifie une ville pour les enfants. Un tracé original, des aires de jeux, de la couleur («L'enfant qui y est né a découvert la couleur avant les mots», dit-il), des fresques murales, des arbres... «[...] Ce que je voudrais donner aux enfants [car sans doute pour les adultes c'est trop tard], c'est, explique-t-il, la possibilité d'accéder à l'individualité en goûtant la solitude... et, d'avoir vécu là, de devenir peut-être des adultes différents.» Après l'inauguration de la Grande Borne en 1971, l'équipe de Marie-José Chombart de Lauwe y enquête. Le verdict est sans appel : «L'espace de la ville et celui des enfants devaient se confondre, mais cet espace figé n'est pas susceptible d'aménagement : l'enfance a été pensée mythiquement, ségréguée par rapport aux adultes, et les institutions qui lui sont spécifiques (écoles et centres de loisirs) restent antagonistes et isolées dans l'espace général.»

⁴ Cf. «Les loisirs de l'enfant dans la cité», *Informations sociales*, n° 4, avril 1965, et particulièrement l'étude introductive de Marie-José Chombart de Lauwe, «L'enfant et ses besoins dans la cité moderne»; «Espaces d'enfants. La relation enfant-environnement, ses conflits», par Marie-José Chombart de Lauwe, Philippe Bonnin et al, *La Vie urbaine*, s.d. (1976); «Dans la ville, des enfants», numéro spécial de la revue *Autrement*, n° 10, 1977, sous la direction de Marie-José Chombart de Lauwe; *La Ville et l'Enfant*, sous la direction de Jean-François Grunfeld, Centre Georges-Pompidou, 1977; «L'enfant et son espace», *L'Architecture d'aujourd'hui*, n° 204, septembre 1979, dont «La genèse de la chambre d'enfant», par Roger Perrinjaquet et Roger Rotmann; «L'enfant et la ville», *Architecture et Comportement*, volume x, n° 4, 1994, et volume xi, n° 1, 1995, EPFL, Lausanne, dont «La ville en tant qu'environnement d'expériences pour l'enfant», par Kyriaki Tsoukala.

UNE CURIEUSE ALCHEMIE

Le cadre de vie ne jouerait-il pas un si grand rôle ? Il semble que la « pathologie » spécifique aux enfants dans la ville ne provienne pas de l'architecture et du stress de la vie urbaine, mais de tout un faisceau de raisons. La situation familiale est déterminante. Des parents absents toute la journée, irrités le soir, relativement indifférents à leurs enfants, tous scotchés devant la télé, etc., ne favorisent guère une harmonie dans les échanges ! L'enfant ignore ce que les parents font durant leur travail et, réciproquement, les parents questionnent peu leur enfant sur ses activités. Le temps partagé est un élément indispensable des relations familiales.

Le système scolaire porte sa part de responsabilité dans le mal-être relatif de l'enfant en ville. Il se pose comme un tout étanche à la vie sociale et urbaine, alors qu'il devrait démultiplier les interactions.

L'urbanisme ne se préoccupe que des « actifs ». La ville est conçue pour ceux qui travaillent et se portent bien. Or, avec le chômage des uns, les réductions du temps de travail des autres, le vieillissement de la population et la scolarisation, les « inactifs » sont dorénavant majoritaires en ville, dans une ville qui ne les ménagent pas. Il devient impératif d'adapter les services publics aux handicapés, comme aux vieilles personnes, et de soigner la ville afin que les enfants s'y sentent désirés. La question de l'accueil est ainsi d'une brûlante actualité. Les pouvoirs publics se débarrasseront-ils des conditions d'hospitalité de la ville en privatisant les services et les territoires ?

Déjà, des « enclaves résidentielles » s'installent un peu partout dans le monde. Ces *gated communities* fonctionnent comme des clubs, le droit d'entrée n'est pas nécessairement élevé, mais les habitants sont triés sur le volet et souscrivent au règlement intérieur. En Amérique latine, ces condominiums de luxe et autres *country clubs* recrutent des acheteurs au nom de la tranquillité : venez ici, vos enfants pourront jouer dans la rue, une rue privée et vidéo-surveillée ! En France, l'argument fait mouche,

et les résidences protégées correspondent à un placement apprécié et rentable. La ville confuse, mélangée, surprenante, pour tous, est-elle en voie de disparition ? Sera-t-elle remplacée par la non-ville qu'évoquait Philippe Ariès ; un territoire *clean*, réservé, discriminant ?

Certains rêvent de regroupements générationnels – après les affinités communautaires et identitaires, les villes pour le troisième et le quatrième âges fleurissent aux États-Unis (la première, dans l'Arizona, se nomme *Sun City*), pourquoi ne pas imaginer une ville pour les familles dont les enfants sont mineurs ?

Lewis Mumford et Clarence Stein ont pensé la ville nouvelle de Radburn, dans le New Jersey, inaugurée en 1928, comme un ensemble urbain mêlé à la campagne, en accord avec la nature, avec des chemins piétons et des voies cyclables qui relient les maisons, les écoles, les équipements privés et publics, sans jamais croiser une route. Dans le film *The City* (1939), l'on voit des enfants se baigner dans la rivière, canoter, se poursuivre, se reposer en lisant, faire des courses, se détendre en se promenant à bicyclette. Certes, c'est un film de propagande urbanophobe, mais quand même, on se dit que ces enfants sont chanceux, le savent-ils ? Car voici le point clé du problème : le bonheur ne se décrète pas, il résulte d'une curieuse alchimie, qui puise ses ingrédients aussi bien dans la vieille ville cabossée, dépenaillée, lépreuse, que dans la cité-jardin impeccablement taillée ou la « résidence privée » au crépi ocre qui rappelle les vacances et le mas provençal...

C'est la ville natale qui prime. Celle de votre enfance, celle que vous évoquez avec émotion et nostalgie. Celle de vos découvertes et de vos rencontres, de vos peurs et de vos rêves. Existe-t-elle ? ■

■ **THIERRY PAQUOT** est philosophe, professeur des universités et éditeur de la revue *Urbanisme*. Il est l'auteur de plusieurs essais sur la ville et sur l'utopie.